

**Allocution d'ouverture de M. Marcel Boiteux,
Président de l'Académie des Sciences morales et politiques,
à l'occasion de la cérémonie organisée en mémoire
de Léopold Sédar Senghor, associé étranger
(mardi 5 mars 2002)**

Monsieur le représentant du Président de la République du Sénégal,
Monsieur le représentant Monsieur le Ministre des Affaires Étrangères,
Monsieur le représentant de Monsieur Charles Josselin, Ministre délégué auprès du Ministre
des Affaires Étrangères, chargé de la Coopération et de la Francophonie,
Monsieur le représentant du maire de Paris,
Messieurs les membres du Conseil constitutionnel,
Mesdames et Messieurs les membres du Parlement,
Messieurs les ambassadeurs,
Monsieur le maire de Verson,
Monsieur le Chancelier,
Monsieur le Chancelier honoraire,
Madame et Messieurs les Secrétaires perpétuels,
Mes chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,

Nous sommes rassemblés aujourd'hui pour rendre hommage à la mémoire de Léopold Sédar Senghor. Il avait été élu membre associé étranger dans notre Compagnie, dès 1969, en remplacement d'un autre grand homme d'État : Konrad Adenauer. L'Académie des Sciences morales et politiques faisait alors entrer en son sein le premier Noir, un an avant d'y faire entrer la première femme, Suzanne Bastid.

Depuis la disparition du fondateur du Sénégal contemporain, les hommages se sont multipliés. La réitération des célébrations mémorielles est toujours le signe d'une difficulté à faire son deuil, soit que l'ordre rituel initial ait été perturbé — le plus souvent par défaillance d'un acte public nécessaire —, soit que l'absence ne se fasse, en fait, plus douloureuse qu'on ne l'aurait cru.

Dans le cas de Senghor, ces deux éléments se trouvent réunis. Je n'épiloguerai pas sur le premier, mais je confesserai que les commémorations qui ont eu lieu depuis le mois de janvier dernier s'en trouvent, malgré elles, marquées du sceau de la compensation.

D'un autre côté, le temps de la réflexion a permis de mesurer que la France avait perdu, en la personne de Léopold Sédar Senghor, un de ses fils préférés et un maître de sagesse. Je dis bien **la France** et, pas seulement, le Sénégal.

Senghor a mené sa vie en assumant pleinement l'héritage de la culture sérère et de la civilisation française. Il a, pour cela, accompli « un effort conscient pour mettre en harmonie

deux univers séparés par les siècles »¹. Cet effort caractérise tous ceux que l'Histoire a placés à la confluence de deux cultures, différentes si elles ne sont opposées. Seuls les plus intelligents d'entre eux et ceux dont l'âme est la plus élevée parviennent à transformer ce traumatisme en une réalité nouvelle, porteuse d'espoir.

Né en terre colonisée, Senghor a vécu sa vie entre deux univers.

Africaines les jeunes années,, passées à Djilor, au « Royaume d'Enfance », auprès de l'oncle maternel qui, par l'exemple, apprend la noblesse des actes, parmi les Génies et les Morts rencontrés sur les tanns ;

Français l'apprentissage de la langue et de la méthode rationnelle, le Séminaire, puis les succès universitaires en métropole ;

Africaine, la révolte contre le « sourire Banania » et la revendication de l'honneur de son peuple ;

Français le mandat électoral et l'engagement politique ;

Africaine, l'indépendance et la création de la République du Sénégal ;

Français, enfin, les vieux jours, la Coupole et Verson.

Ce balancement — dont les mouvements ne sont pas successifs, mais concomitants — ce balancement dit le sens d'une vie. Les orateurs, aujourd'hui, ne retraceront pas l'ensemble de cette existence, mais présenteront des points de vue sur trois de ses dimensions essentielles.

M. le ministre Jean Foyer nous montrera le rôle que Senghor a tenu dans le processus pacifique d'accès à l'indépendance de son pays ; M. le Chancelier Pierre Messmer, qui fut le dernier haut-commissaire général de l'A.O.F., retracera la carrière politique de l'agrégé, devenu homme politique avisé pour assurer le triomphe de ses idées. Entre eux deux, M. Gabriel de Broglie nous fera ressentir l'impérieuse nécessité que la langue française a toujours fait peser sur sa vie.

Car, la poésie de la négritude se situe justement dans cet entre-deux, comme une synthèse possible de France et d'Afrique. Africaine, elle l'est par le rythme, par les images, par la sensualité. Française, par la langue et par l'inscription dans la tradition poétique séculaire de notre pays.

La négritude fut en premier lieu un mouvement de révolte contre l'état d'infériorité dans lequel les Noirs, et tous les peuples dominés, étaient tenus par le colonisateur, la faute étant bien plus grave quand ce dernier portait historiquement les grandes valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité. La lutte se portait sur le front de la colonisation de l'imaginaire dont étaient victimes ces peuples, colonisation plus durable et plus mortelle que la simple domination politique.

¹ Jean SEZNEC, *La survivance des dieux antiques*, Paris, 1980

« La Négritude, c'est une certaine manière d'être homme, surtout de vivre en homme. C'est la sensibilité et, partant, l'âme plus que la pensée », écrivait-il au soir de son existence. Et de rappeler les paroles de Claude Mac Kay : « Plonger jusqu'aux racines de notre race et bâtir sur notre propre fonds, ce n'est pas retourner à l'état sauvage ; c'est la culture même ».

Mais, la Négritude ne se résumait pas à l'affirmation de soi. Le mérite de Senghor n'est pas seulement d'avoir contribué à la reconnaissance de la valeur des traditions africaines. Il ne peut pas plus se réduire à avoir fait accéder la littérature française à un monde nouveau, à une forme nouvelle. Son véritable mérite est d'avoir transmis, par l'exemple de sa vie et de son œuvre, un message salubre pour notre temps.

Dans la préface de l'*Anthologie de la poésie nègre et malgache*, Jean-Paul Sartre écrivait : « Ainsi la Négritude est dialectique ; elle n'est pas seulement, ni surtout, l'épanouissement d'instincts ataviques ; elle figure le dépassement d'une situation définie par des consciences libres ».

Dialectique, la Négritude ne s'est donc jamais réifiée en une identité unique, hégémonique et sectaire, comme l'ont pu faire des pans entiers de la culture afro-américaine. Doctrine et posture ouvertes sur le monde, elle a toujours valorisé le métissage, l'échange, les formes intermédiaires. Senghor a su éviter tous les écueils : celui du repli identitaire, celui du mépris de soi-même, celui, enfin, plus pernicieux, du relativisme radical. Sa pensée ne s'est jamais arrêtée à l'affirmation de l'égalité des cultures ; elle a toujours visé en même temps la Civilisation de l'Universel, promise par Teilhard de Chardin et que la civilisation française annonçait, à ses yeux, plus que toute autre.

Dans un monde fasciné à la fois par la mondialisation des échanges et des communications et par le confort de vivre, protégé ou agressif, dans le vase clos de son identité, la pensée de Senghor offre l'espoir de la fraternité, l'image de la « ceinture de mains fraternelles » qui enserrerait le monde.

Avant de passer la parole aux orateurs qui vont pousser plus loin notre connaissance de Léopold Sédar Senghor, c'est à lui que je laisse la parole, car, d'outre-tombe, par la magie de la chaude voix de l'artiste dramatique Philippe Mareuil, ses textes rythmeront le déroulement de notre séance.

Je lui cède donc la parole pour une évocation de sa jeunesse et de sa rencontre avec la Francité.